

Collection *Papyrologica Leodiensia* 2

**Bilinguisme et digraphisme
dans le monde gréco-romain :
l'apport des papyrus latins**

Actes de la Table Ronde internationale
(Liège, 12–13 mai 2011)

Textes rassemblés et édités par
Marie-Hélène MARGANNE et Bruno ROCHETTE

Presses Universitaires de Liège
2013

Papyrologie latine et bilinguisme gréco-latin : des perspectives nouvelles

Bruno ROCHETTE

Université de Liège

Comparés à la masse de textes grecs retrouvés dans les sables d'Égypte, les papyrus latins, il faut l'avouer, font un peu figure de parent pauvre de la papyrologie. La proportion qui sépare les papyrus latins et grecs est de l'ordre d'environ 1 à 50. Dans un article de 1981 intitulé *Papyrus littéraires latins et philologie*¹, le regretté Robert Cavenaile écrivait : « devant cette progression du nombre des papyrus littéraires latins publiés, on se pose légitimement la question : quel profit en retire la critique textuelle ? Encore qu'il faille se garder des illusions : les papyrus littéraires latins ne peuvent se comparer ni pour le nombre, ni pour la variété aux papyrus littéraires grecs. » Il est question ici des papyrus *littéraires*, et on ne peut cacher une certaine déception. En effet, exception faite des fragments de Qasr Ibrîm de C. Cornélius Gallus (MP³ 2924.1)², aucun papyrus latin n'a fait connaître d'œuvre nouvelle appartenant à la littérature latine classique. Pour l'établissement des textes, ces témoins directs de la tradition manuscrite n'apportent pas non plus de grande révélation, même si, à y regarder de plus près, de nombreux enseignements peuvent en être tirés. Pour la tradition du texte de Virgile, p. ex. le bilan un peu négatif dressé par Edward Courtney en 1981³ (« we should not expect them to offer anything very different from the old capital manuscripts, and in fact they generally do not ») et l'assertion de Robert Marichal⁴ (« les papyrus ne nous ont pas apporté de contribution très utile à l'histoire du texte ») ont été nuancés par des travaux plus récents, comme ceux de Maria Chiara Scappaticcio⁵.

1. CAVENAILE (1981).

2. BLÄNSDORF (2011) : 244–249 ; EVANS (2012) : 516–518.

3. COURTNEY (1981).

4. MARICHAL (1957) : 82.

5. SCAPPATICCIO (2012a) (2012c) (2013).

Durant les dernières décennies, le nombre de papyrus latins n'a cessé d'augmenter. Si l'on prend en compte les documents, plus de trois cents papyrus latins nous sont connus, parmi lesquels les actes officiels, notamment des procès verbaux d'audience en justice devant le *praeses*, datant essentiellement des III^e et IV^e s., ont conduit à supposer que Dioclétien avait voulu renforcer la position du latin en Orient, même si James N. Adams a nuancé cette position⁶. Il n'empêche que le latin est fortement présent à cette époque et qu'il exerce une influence considérable sur la langue des documents grecs, comme l'a montré Eleanor Dickey statistiques à l'appui⁷. D'après son relevé, l'influence du latin apparaît dans les documents grecs d'Égypte, dès le I^{er} s. av. J.-C., sous le règne de Ptolémée XII. Dans une étude de 2002 portant sur l'emploi épistolaire de ῥδιος, calque du latin *suus*, Hélène Cuvigny avait déjà souligné la précocité des rapports entre le latin et le grec en Égypte⁸. L'importance du latin s'estompera à la fin du V^e et au début du VI^e s. Le dernier document qui présente des formules introductives en latin date de 530 (*P. Cairo Masp.* II 67131).

C'est toutefois sur le versant littéraire que porteront la majorité des contributions réunies dans ce volume. Nous pouvons dresser un rapide bilan de la papyrologie littéraire latine et gréco-latine. En 1958, date de publication du *Corpus Papyrorum Latinarum (CPL)* de Robert Cavenaile, on comptait, abstraction faite des auteurs juridiques, 69 papyrus d'auteurs latins, nombre auquel il faut ajouter 7 glossaires et manuels de conversation. En même temps que paraissait le *CPL*, Ramón Roca-Puig publiait, à partir des papyrus de Cicéron, un *Panorama de los papiros latinos*⁹. Cette synthèse faisait suite à un premier aperçu brossé, en 1925, par Pierre Jouguet, *Les papyrus latins*¹⁰, qui soulignait l'intérêt des papyrus latins, et à une liste dressée, en 1941, par Paul Collart, *Les papyrus littéraires latins*, qui comptait 90 numéros (y compris les glossaires et les fragments juridiques)¹¹. Paul Collart constatait déjà que « le nombre des fragments littéraires latins augmente sensiblement à partir du III^e siècle, juste au moment où le nombre des fragments grecs diminue » et que « Virgile est le grand triomphateur du palmarès »¹². On peut mesurer l'évolution en consultant le bilan dressé en 1987 par Paul Mertens, *Les papyrus littéraires latins d'auteurs classiques durant les deux dernières décennies*¹³. Il y mettait à

6. ADAMS (2003a) : 635–637.

7. DICKEY (2003). Voir aussi DICKEY (2012a).

8. CUVIGNY (2002).

9. ROCA-PUIG (1958).

10. JOUGUET (1925).

11. COLLART (1941).

12. COLLART (1941) : 125.

13. MERTENS (1987).

jour la liste de Pack de la papyrologie littéraire latine, à savoir les numéros 2917–2952, auxquels venaient s’ajouter environ 10 textes nouveaux : un total de 48 textes. En 1991, Robert Cavenaile présentait un nouveau bilan et des perspectives, où il évaluait à 550 les papyrus latins publiés à cette date¹⁴. Tandis qu’en 1983 Bruno Breveglieri avait publié une synthèse portant sur les papyrus littéraires comme matériaux pour une étude de l’écriture minuscule latine¹⁵, Sergio Daris, après un rapide panorama des textes en langue latine retrouvés en Égypte¹⁶, propose, en 2000, une nouvelle synthèse très complète sur les papyrus et ostraca latins d’Égypte, documentaires et littéraires, qu’il replace dans leur contexte¹⁷.

Dans cet ensemble qui témoigne de la lecture, en Égypte, de textes latins¹⁸ se signalent les papyrus bilingues¹⁹ dans lesquels les spécialistes ont très tôt vu des témoins privilégiés du paysage linguistique en Égypte, comme le dit Ramón Roca Puig : « les papyrus publiés jusqu’à présent reflètent avec des détails précis la situation linguistique de l’Égypte »²⁰. Déjà en 1945, Aristide Calderini avait attiré l’attention sur les papyrus bilingues et trilingues. Il écrivait²¹ :

non è qui il caso di trattare a fondo tutto il grosso e interessante problema della distribuzione e dello scopo dei papiri bilingui o trilingui in Egitto, che potrebbe essere argomento interessante di una ricerca nuova e non ancora tentata nella sua totalità.

L’Égypte, terre de multiculturalisme et de plurilinguisme, est une région qui se distingue dans le monde gréco-romain. La qualification qui convient à l’Égypte est « multilinguisme », si l’on suit l’usage qui s’est imposé dans les documents officiels de l’Union Européenne. Le latin en Égypte ne concerne pas les indigènes. La masse parle égyptien, les gens cultivés et les commerçants le grec, le latin est la langue des officiers et des fonctionnaires, qui sont bilingues, même s’ils ne sont pas nécessairement plus hellénisés que leurs contemporains vivant à Rome.

14. CAVENAILE (1991).

15. BREVEGLIERI (1983).

16. DARIS (1996).

17. DARIS (2000).

18. Virgile et Cicéron avant tout (pour Virgile, SCAPPATICCIO 2013, FRESSURA 2012 et, pour Cicéron, AXER 1983 et INTERNULLO 2011–2012), c’est-à-dire les auteurs constituant le fondement de l’éducation latine. Viennent ensuite Tite-Live (FUNARI 2011) et Salluste (FUNARI 2008b et 2010). En revanche, des auteurs moins « scolaires » comme Horace, Ovide, Perse, Sénèque et Juvénal ne sont guère représentés.

19. On verra la liste établie par DICKEY (2012b) : 7–10.

20. ROCA PUIG (1958) : 472.

21. CALDERINI (1945) : 5.

Le matériel littéraire latin bilingue est principalement constitué de glossaires, que l'on peut répartir en deux catégories : les glossaires d'auteurs classiques (surtout l'*Énéide* de Virgile [MP³ 2935–2952] et Cicéron [MP³ 2918–2924]) et les glossaires thématiques ou manuels de conversation (dont un trilingue latin-grec-copte)²². En outre, quelques papyrus présentent des textes latins avec gloses en grec, la plupart datant des IV^e-V^e s. : *In Caecilium* de Cicéron avec gloses latines et grecques [MP³ 2919], le Juvénal d'Antinoë [MP³ 2925], vers 500, avec scholies bilingues et gloses, dont une réévaluation serait souhaitable Salluste avec gloses en grec [MP³ 2932]²³, Térence avec quelques gloses grecques interlinéaires [MP³ 2934], fables d'Ésope au recto et la traduction latine au verso (*PSI* VII.848 [MP³ 52]) et le *P. Ahm.* II.26 [MP³ 172], fables de Babrios avec une traduction latine). On signalera aussi la présence d'un papyrus contenant une quarantaine de vers de la *Médée* de Sénèque (*P. Mich.* inv. 4969, fr. 36 [MP³ 2933.01]²⁴, probablement du IV^e s., avec des annotations grecques, ce qui prouve que, dans l'Égypte du IV^e s., au moins quelques hellénophones essaient de comprendre les vers de Sénèque²⁵.

Ces textes nous éclairent beaucoup sur l'étude du latin par les hellénophones. À cet égard, la traduction latine de deux fables de Babrios (16 et 11), conservée sur un papyrus connu depuis longtemps (*P. Ahm* II 26)²⁶, illustre très bien l'apprentissage du latin par un hellénophone. Le traducteur de Babrios, qui est manifestement un Grec qui apprend le latin, maîtrise bien la morphologie nominale (sauf la cinquième déclinaison)²⁷, mais n'a qu'une connaissance partielle de la morphologie verbale. Ce texte peut être mis en parallèle, comme l'a fait Adams dans son ouvrage *Bilingualism and the Latin Language*²⁸, dans lequel un chapitre de 115 pages est consacré au latin en Égypte, avec d'autres témoins d'une forme très particulière de latin, encore peu étudiée.

Pour le versant documentaire, les papyrus latins ont une grande importance pour l'étude de l'histoire de la langue latine. La correspondance adressée à Macédon (*Macedonis liber epistularum* ; fin I^{er} s. av. J.-C.)²⁹, les lettres du soldat

22. ROCHETTE (1996b) : 70–74 ; RADICIOTTI (2010a) : 179–180.

23. FUNARI (2008a) ; (2010).

24. MARKUS-SCHWENDNER (1997) ; GIGANTE (2001) : 95–99.

25. Sur la diffusion de la littérature latine en Égypte, MIGUÉLEZ CAVERO (2008) : 212–213.

26. KRAMER (1987) : 137–144.

27. On notera toutefois que la forme *spæarum* col. II, l. 7, qu'Adams (2003 : 727) considère comme « the only clear morphological error in the case system », a été corrigée par un point en dessous des deux a (KRAMER 1987 : 143).

28. ADAMS (2003) : 725–750.

29. CUGUSI (1992) : n^{os} 6–8. Sur l'apport des textes sur papyrus à l'étude du latin vulgaire, CAMPANILE (1971).

Claudius Terentianus à Claudius Tiberianus (*P. Mich.* VIII 467–472 ; Karanis, vers 115 ap. J.-C.)³⁰, jusqu’aux « papyrus de Ravenne » (445–700)³¹, qui contiennent des contrats et des testaments, peuvent donc s’intégrer dans un ensemble beaucoup plus vaste qui comprend :

- des textes peints sur les murs : les graffiti de Pompéi³², ceux du Palatin³³, sans parler des textes funéraires juifs de Venosa³⁴ ;
- des *ostraca* : les lettres du soldat Rustius Barbarus à son ami Pompée (*O. Faw.* ; Égypte, I^{er}-II^e s.)³⁵, les comptes des potiers de l’époque néronienne retrouvés à La Graufesenque³⁶, les *ostraca* de Bu Njem (*O. Gholaiaie*)³⁷ ;
- des textes gravés sur métal : les malédictions des *tabulae defixionum* (II^e-III^e s.)³⁸, les documents juridiques, les diplômes militaires ;
- des textes écrits sur tablettes en bois : les documents commerciaux et les lettres, comme les 154 tablettes du banquier L. Caecilius Iucundus (Pompéi, 15–62)³⁹, les 127 de la famille de financiers des Sulpicii (Murécine, moitié I^{er} s.)⁴⁰, le millier des désormais célèbres tablettes de Vindolanda (*Tab. Vindol.* ; Nord de l’Angleterre, 85–130)⁴¹ jusqu’aux tablettes « Albertini » (frontière entre Algérie et Tunisie, 493–496)⁴².

On voit ainsi, par la comparaison, que le soldat Claudius Terentianus a une meilleure connaissance du latin que le traducteur de Babrios, bien qu’il éprouve aussi des difficultés avec certaines formes du verbe et avec la voix passive. Ces lacunes trouvent des parallèles dans les tablettes de Vindolanda, même si ces ressemblances ne doivent pas être surestimées. Tandis que le latin de Terentianus est le reflet d’un latin parlé tous les jours (« fluent colloquial Latin »), le traduc-

30. LEHMANN (1988) ; CUGUSI (1992) : n^{os} 141–148 ; ADAMS (2003) : 593–597 ; CLACKSON – HORROCKS (2007) : 249–256 ; STRASSI (2008).

31. TJÄDER (1954–1982).

32. ADAMS (2007) : 67–68, 441–443, 448.

33. VÄÄNÄNEN 1966–1970.

34. ADAMS (2003) : 23, 67, 409.

35. CUGUSI (1992) : n^{os} 73–80.

36. ADAMS 2003) : 688–724 ; CLACKSON – HORROCKS (2007) : 232–234.

37. CUGUSI (1992) : n^{os} 214–216 ; ADAMS (2003) : 236 ; CLACKSON – HORROCKS (2007) : 256–262.

38. ADAMS (2007) : 444–451, 579–580.

39. *CIL*, IV, Suppl. I (K. Zangemeister) et ANDREAU (1974) : 13–23 et 311–338 (texte latin de quelques-unes des tablettes).

40. CLACKSON – HORROCKS (2007) : 238–243.

41. CUGUSI (1992) : n^{os} 89–139 ; ADAMS (2003) : 441–442, 455–456 ; CLACKSON – HORROCKS (2007) : 244–249.

42. ADAMS (2007) : 549–562, 644–647.

teur de Babrios fait preuve d'une ignorance des formes latines de base et de leur fonction. Il s'agit d'un tout autre latin, un « mauvais latin » émanant d'un milieu scolaire (« reduced Latin of an imperfect learner »)⁴³.

Ces exemples montrent combien les papyrus latins sont importants pour l'étude du latin dit « vulgaire », que l'on préfère aujourd'hui nommer « latin non-standard » ou « sub-élite latin » ou encore, pour les textes de découverte récente, « nouveau latin non-littéraire » (*NLNL*). On exploite régulièrement les témoignages papyrologiques lors des colloques « latin vulgaire-latin tardif » et ils ont à présent leur place dans les synthèses récentes sur l'histoire de la langue latine, comme celle de James Clackson et Geoffrey Horrocks⁴⁴, *The Blackwell History of the Latin Language*, qui leur réserve un chapitre entier. J. Adams a déjà donné une belle illustration de l'apport du « nouveau latin non-littéraire » à l'étude du texte de Pétrone dans une contribution parue dans la *Gedenkschrift für Hubert Petersmann*⁴⁵.

Le latin attesté dans ces documents peut offrir un aperçu beaucoup plus riche et plus diversifié de la constitution du latin comme langue globale que celui que nous pouvons dresser à partir de seuls textes littéraires et permet d'étudier quelles furent les interactions entre les langues parlées autour de la Méditerranée avec le latin. Des études récentes⁴⁶ ont permis de mettre en évidence l'intérêt linguistique des documents du *NLNL* par des sondages ciblés. Ils peuvent aussi avoir une valeur importante comme témoignages pour l'étude de certains faits phonétiques ou morphologiques, notamment pour éclairer le passage du latin aux langues romanes. Ils peuvent servir de complément indispensable aux grammaires scientifiques du latin, lesquelles reposent encore presque entièrement sur la langue littéraire. La même remarque vaut pour l'aspect lexical et les dictionnaires modernes du latin.

La mise en contexte des papyrus latins et des autres témoins du *NLNL* dans le cadre de textes appartenant à toutes les régions de l'empire romain permettra d'étudier la manière dont était perçue et représentée la coexistence de deux, voire de plusieurs systèmes linguistiques (bi-, multilinguisme⁴⁷), ainsi que les éventuelles spécialisations et différenciations socio-fonctionnelles de ceux-ci (diglossie). Dans l'optique d'une sociologie du langage, les papyrus latins, combinés aux autres témoins, permettent de mettre en valeur la notion de

43. Les caractéristiques linguistiques des lettres sur papyrus et ostraca ont été mise en évidence par CUGUSI (1992) : 27–45.

44. CLACKSON – HORROCKS (2007) : 229–264.

45. ADAMS (2003b).

46. ADAMS – JANSE – SWAIN (2002) ; ADAMS (2003a) ; ADAMS (2007). Voir aussi la synthèse de MULLEN (2011).

47. NEUMANN – UNTERMANN (1980).

« prestige » linguistique et ses implications politiques et idéologiques, selon plusieurs axes.

Mais ce n'est pas tout. Les papyrus latins et gréco-latins, littéraires et documentaires, ont aussi un intérêt intrinsèque lié à leur écriture. Paolo Radiciotti était l'un des meilleurs spécialistes de ce qu'il est convenu d'appeler, depuis Robert Marichal, le digraphisme. Dans un article intitulé *L'écriture latine et l'écriture grecque du I^{er} au VI^e s.*⁴⁸, Robert Marichal avait en effet étudié les relations très complexes entre les deux écritures. Il donnait ainsi une suite aux recherches de Medea Norsa, *Analogie e coincidenze tra scritture greche e latine nei papiri*⁴⁹. Du point de vue des écritures, on sait en effet que la rencontre de l'écriture grecque encore majuscule et de l'écriture latine déjà minuscule fut à l'origine, au niveau graphique, de ce qu'il est convenu d'appeler la *κοινή* gréco-romaine, comme l'a définie Guglielmo Cavallo dans un article de 1970 intitulé *La κοινή scrittoria greco-romana nella prassi documentale*⁵⁰. Des documents témoignent de la formation progressive d'une *κοινή* graphique gréco-romaine au IV^e s., laquelle entraîne la transformation radicale de l'écriture grecque, qui va passer à la minuscule au V^e s. Une pièce extrêmement intéressante du point de vue paléographique est le *Codex miscellaneus* de Montserrat, selon l'appellation qui lui est souvent donnée, savamment édité et commenté par Ramón Roca-Puig⁵¹.



Bien que moins nombreux que les papyrus grecs, les papyrus latins présentent un grand intérêt pour l'étude des contacts entre les deux langues officielles du bassin méditerranéen antique, à savoir le grec et le latin. Ces contacts se manifestent non seulement par l'existence de papyrus bilingues, mais sont aussi perceptibles à d'autres niveaux : les emprunts lexicaux dans les papyrus documentaires et l'influence d'une écriture sur l'autre. Ces aspects ont été fortement renouvelés ces dernières années⁵², mais n'ont pas fait l'objet d'une réflexion plus globale sur les phénomènes inter-linguistiques en Égypte gréco-romaine. La Table Ronde avait pour but de proposer des pistes de réflexion sur cette thématique et, en même temps, de faire le bilan des avancées récentes de la papyrologie latine en prenant en considération deux phénomènes étroitement liés, le bilinguisme et le digraphisme. Cette synthèse devait permettre de mesurer les

48. MARICHAL (1950b).

49. NORSA (1946).

50. CAVALLO (1970).

51. ROCA-PUIG (1965).

52. DI BARTOLO (2011–2012), DICKEY (2003) (2010a) (2012), HALLA-AHO (2010) et, plus largement, EVANS – OBBINK (2010).

progrès de la recherche dans ce domaine et de donner une impulsion à la mise à jour du *Corpus des papyrus latins* de Robert Cavenaile, lequel date de 1958⁵³.

Le volume se compose de quatre contributions introductives. Après un bilan général, dressé par Bruno Rochette, des études sur le bilinguisme dans le cadre de la papyrologie latine qui met en exergue l'importance des papyrus latins pour l'histoire de l'écriture latine dans ses rapports avec l'écriture grecque et pour la connaissance de la langue latine elle-même, Marie-Hélène Marganne présente le projet de mise à jour du *Corpus Papyrorum Latinarum* de Robert Cavenaile, envisagée dans le cadre d'une collaboration internationale. Deux contributions ont trait à la bibliographie. Alain Martin, tout d'abord, propose quelques réflexions, à la lumière de la *Bibliographie Papyrologique*, sur le succès croissant, dans les études relatives à l'Égypte gréco-romaine, de thématiques liées à la coexistence des langues ou au multiculturalisme. Nathan Carlig poursuit ensuite cette réflexion en élargissant la perspective à l'échelle du monde gréco-romain. Il présente le projet de bibliographie critique relative au bilinguisme gréco-latin en cours de réalisation au sein du Département des Sciences de l'Antiquité de l'Université de Liège.

La matière proprement dite est développée dans six contributions. Johannes Kramer présente la situation linguistique de l'Égypte gréco-romaine et examine une série d'exemples montrant l'existence de deux traditions relatives aux glossaires gréco-latins : les « glossaires populaires » et les « glossaires érudits », qui sont le reflet de deux stades différents de l'étude de la langue latine en Égypte et qui montrent quels étaient les besoins en ce qui concerne la langue latine. Les quatre contributions suivantes forment un ensemble. Paolo Radiciotti traite plus particulièrement des questions paléographiques. En ce qui concerne les papyrus latins, le bilinguisme est étroitement lié au digraphisme grec-latin et latin-grec. Il montre comment ce phénomène permet de mieux cerner et de mieux comprendre certaines circonstances historiques et culturelles marquantes de la fin de l'Antiquité. Analysant les glossaires bilingues de Virgile, Marco Fressura met en évidence les caractéristiques codicologiques de ce type très particulier de textes, notamment en ce qui concerne la dimension des pages et la disposition du texte. Maria Chiara Scappaticcio s'intéresse à deux papyrus de Virgile, l'un bilingue, *P. Ness. II 1* et l'autre unilingue, *P. Ness. II 2*, provenant de l'antique ville de Nessana en Palestine. L'étude des signes d'accentuation dans ces deux témoins révèle un acte de *lectio* de la part de non latinophones. Gabriel Nocchi Macedo propose une description très détaillée du fameux codex de Montserrat. Il signale les caractéristiques formelles de ce *codex miscellaneus* qui comporte des

53. Voir la chronique due à M.Ch. SCAPPATICCIO et G. NOCCHI MACEDO, *BStudLat*, 41/2 (2011) : 741–743.

textes très différents : des *Catilinaires* de Cicéron, un *Psalmus Responsorius*, la célèbre *Alcestis Barcinonensis*, un dessin à sujet mythologique, un texte chrétien grec, un choix de mots à usage sténographique et un texte anonyme intitulé *Hadrianus*. Ce codex, qui est l'expression d'une riche culture où s'allient christianisme et paganisme, est fort intéressant du point de vue paléographique et codicologique. La contribution de Hilla Halla-aho est d'ordre linguistique. Elle met en évidence l'utilisation occasionnelle du latin dans des documents juridiques et administratifs et dans divers types de documents émanant de la sphère militaire. L'influence d'une langue sur l'autre et la convergence entre le grec et le latin sont bien illustrées par les lettres privées, celles de Claudius Terentianus et de Rustius Barbatus. Ces textes latins présentent une série d'emprunts touchant le lexique, la phraséologie et même la syntaxe qui prouvent l'influence du grec.

Madame M.-H. Marganne et moi-même sommes heureux de remercier les institutions et les personnes qui, par leur collaboration et leur aide, ont rendu possible l'organisation de ces deux journées d'étude consacrées à la papyrologie latine. Nos remerciements vont tout d'abord au Fonds de la Recherche Scientifique (F.R.S.-FNRS), ainsi qu'à la Fondation Universitaire de Belgique, qui nous ont apporté l'aide matérielle nécessaire tant pour l'organisation de la Table Ronde que pour la publication du volume. Nous remercions également le Patrimoine de l'Université de Liège ainsi que la Faculté de Philosophie et Lettres pour leur généreux concours. Nous témoignons enfin notre reconnaissance envers les Presses Universitaires de Liège qui accueillent ce volume dans une nouvelle collection *Papyrologica Leodiensia*, dont il constitue le deuxième numéro.



Nous avons voulu dédier ce volume à la mémoire de Paolo Radiciotti, décédé le 12 avril 2012, après quatorze mois de lutte contre un mal impitoyable. En janvier 2011, Paolo Radiciotti, que j'avais rencontré à Rome, se réjouissait de venir à Liège pour participer à la Table Ronde. Le 23 mars, il m'écrivait pour me dire que sa santé ne lui permettait pas de faire le déplacement, mais qu'il tenait beaucoup à donner un texte. Un mois plus tard, il me disait : « Sono certo, ormai, di non poter venire a Liegi, ma il testo della mia comunicazione è quasi pronto e lo leggerà in mia vece il dottor Fressura ». Début octobre, animé par une conscience professionnelle exemplaire, il m'adressait ce message : « Pur non dispendendo delle indicazioni redazionali, ho timore che, stante la mia condizione di salute, il mio contributo, se non affidato alle Tue mani, possa andare perduto ». Quelques jours plus tard, il me faisait parvenir son texte mis en forme de façon impeccable. Son dernier message est un seul mot « Grazie ».

C'est nous qui sommes redevables envers Paolo Radiciotti, ravi en pleine activité, *in medio cursu*, comme un arbre déraciné par la tempête au moment où il allait donner ses plus beaux fruits. En publiant ce qui est certainement un de ses derniers textes, nous lui rendons un hommage ému.